

rêta sur le seuil et d'une main se retint à la porte comme si elle eût chancelé, frappée au cœur.

La jeune fille se tourna vers elle et lui fit face insolemment. Mais à l'aspect de ce visage plus pâle que celui d'une morte, elle sentit sa fureur réduite au silence, et descendant vivement l'escalier, elle quitta la maison en courant, éperdue, irritée contre elle-même et contre tout le monde.

Madame Saint-Clair était restée immobile, pouvant à peine se soutenir ; Charles la vit chanceler, et courut à elle en s'écriant :

—Mère ! chère mère !!

Elle s'affaissa sur le tapis, au moment où son fils la retenait entre ses bras, et reposait sa tête vacillante sur sa poitrine.

—Ma mère !

Cet appel filial ne reçut pas de réponse : les yeux de la pauvre femme restaient fermés. une teinte bleuâtre noircit ses lèvres. Pendant la scène qui venait d'avoir lieu, elle avait senti son cœur gémir dans sa poitrine : à la dernière insulte que la jeune insensée lui avait jetée à la face, son cœur s'était brisé en une palpitation cruelle et suprême : madame Saint-Clair était morte.

Un long et sauvage délire s'empara du jeune homme, à la suite de cette affreuse catastrophe. Pendant plusieurs mois il fut entre la vie et la mort. Mais à l'âge où il était, la vie a de si profondes et si vivaces racines ! Charles Saint-Clair revint peu à peu des portes du tombeau ; sa santé se raffermir, son esprit retrouva son énergie première. Aux grâces juvéniles, à la fleur de l'adolescence succédèrent la mâle beauté que donne la douleur et la maturité précoce qui transforme l'enfant en homme.

Rentré, à la longue, en possession de cette sérénité triste, douce, qui est la convalescence des grands chagrins, Charles Saint-Clair trouva bien indigne de lui ce monde civilisé qui n'avait su lui fournir que trahison et déception. La maison maternelle, vide et solitaire, était pour lui un lieu sombre et désolé ; l'aspect de tous ceux qui formaient jadis sa société lui était insupportable.

Un jour, on vit Charles Saint-Clair revêtu du costume du désert, la carabine de son aïeul sur l'épaule, quitter les terres civilisées et marcher vers le lointain Ouest.

Le sang indien s'était réveillé dans ses veines, Charles allait s'asseoir aux wigwams des Dacotahs ses ancêtres.

CHAPITRE V

LA PRISONNIÈRE DES DACOTAHS.

Les Dacotahs avaient établi leur camp sur la rive gazonnée d'un affluent de la Plate. Ils avaient adroitement profité de tous les accidents de terrain pour établir leurs wigwams ; chaque bosquet avait été mis à contribution pour abriter une tente ou faciliter l'installation des ustensiles de ménage.

Les feux du matin commençaient à s'allumer, les femmes s'occupaient de préparer la nourriture, pendant que les guerriers peints de couleurs éclatantes fumaient en silence dans une attitude contemplative.

Les enfants, demi-nus, se roulaient sur le gazon, ou bien sautaient dans l'eau comme de petits phoques dans des accès de gaieté sauvage.

Autour du camp, des chiens maigres et affamés rongeaient les os abandonnés et volaient ce qu'ils pouvaient, poussant des glapissements aigus lorsqu'une correction inattendue venait punir leurs méfaits.

Dans une enceinte soigneusement gardée, les chevaux broutaient l'herbe verdoyante ou les feuilles naissantes.

Quelques sentinelles faisaient le guet, invisibles et silencieuses au pied d'un arbre noir dont les teintes sombres s'harmonisaient avec celles de leur corps bronzé.

On pouvait voir çà et là, traversant les fourrés, des chasseurs qui rapportaient leur gibier, l'unique espoir des festins de la journée.

Les cabanes formaient un grand cercle au centre duquel

s'élevait une tente plus élevée et plus ornée qui commandait non seulement le camp mais les environs. Cette tente, décorée richement, était couverte de peaux de buffles peintes qui descendaient jusqu'à terre. Tout autour de cette tente régnaient l'ombre et le silence ; aucun mouvement, aucun bruit n'annonçait qu'elle fût habitée ; aucune fumée n'en sortait ; nul enfant ne jouait autour ; nul sentier, même, ne se hasardait à y mener ; on aurait dit l'habitation de la mort.

L'Aigle-Noir, en revenant de son nocturne rendez-vous, ne rentra pas au camp avec sa pompe accoutumée ; il se glissa, au contraire, entre les tentes, comme s'il eût tenu à passer inaperçu.

Effectivement, inquiet sur l'issue de la négociation secrète qu'il venait de conclure, et où il devait jouer le rôle de traître, le chef dacotah cherchait à tenir cachées ses démarches nocturnes. En outre, il ne savait où mettre l'or qu'il avait reçu et qu'il ne voulait partager avec personne.

Son premier soin avait été de chercher quelque cachette impénétrable pour y déposer son trésor ; pour cela il avait pensé à l'enfoncer dans la fente d'un rocher surplombant la rivière dans le canon du Diable ; le lieu ne lui avait pas paru assez sûr. Il avait ensuite songé à l'enfouir dans le lit de la rivière, mais craignant quelque accident imprévu, et ne pouvant se décider à se séparer de ses chères richesses, il les avait gardées sur lui, et venait, farouchement, les cacher dans sa tente.

Entrant donc chez lui avec toutes sortes de précautions sauvages, il s'assura hâtivement de n'être vu par personne, et creusa sous son lit un trou profond où il enfouit son sac de dollars. Cela fait, il effaça méticuleusement jusqu'au moindre vestige de sa cachette et sortit.

Sans parler à personne, il se dirigea vers la tente dont nous avons dépeint l'aspect morne et solitaire, souleva une des peaux qui cachait la porte et y entra brusquement.

Son arrivée fut saluée par un cri de terreur que poussa la malheureuse Esther Morse, prisonnière depuis la veille. Comme une gazelle surprise au gîte, elle s'élança jusqu'à l'extrémité la plus reculée du wigwam, et s'y tint blottie, toute tremblante, regardant le sauvage avec des yeux dilatés par la terreur.

L'Aigle-Noir jeta sur elle un regard de triomphe.

—La fille des Faces-Pâles a reçu le sourire du Manitou des songes ? Les flots d'un sommeil léger ont bercé ses oreilles ? demanda-t-il en donnant à sa voix basse et gutturale des intonations douces et caressantes.

—Pourquoi suis-je ici prisonnière ? dites-moi pourquoi l'on m'a si cruellement arrachée à mon père ? s'écria-t-elle avec exaltation. Avez-vous bien eu le cœur de reconnaître ainsi ses bontés... ? Souvenez-vous de Laramie ! n'avons-nous pas été pour vous meilleurs que vos propres frères ?

—Face-Pâle, vos paroles charment les oreilles d'Aigle-Noir comme le chant d'un oiseau printanier, son cœur les boit avidement comme la terre altérée boit une pluie d'été. Parlez encore !

—Vous êtes un homme cruel et rusé, vous éludez ma question. Dites moi, dites-moi, je vous en supplie, dans quel but j'ai été enlevée, emprisonnée... ? Voulez-vous de l'or ? mon père, pour me revoir, en remplira vos mains.

—La poudre jaune du vieux chef des visages pâles sera tôt ou tard entassée dans les wigwams des Dacotahs.

—Que voulez vous dire, homme des bois, si toutefois vous êtes une créature humaine ; quelle terrible signification ont vos paroles ?

—Les Dacotahs sont maîtres de la prairie ! Quand le moccasin de leur ennemi a laissé trace dans leur sentier, les guerriers rouges prennent leur vol comme des oiseaux de proie. L'étranger leur a dérobé leurs terres, leurs chasses, leurs pêches ; le daim et le buffle ont fui plus loin, effrayés par le tonnerre et l'éclair de ses armes. L'homme rouge a faim, l'ennemi est dans l'abondance. L'homme rouge poursuit en vain les chevaux sauvages, l'ennemi en possède par trou-